Document généré le 3 juin 2025 12:58

XYZ. La revue de la nouvelle

Mad World

Esther Laforce

Numéro 148, hiver 2021

Confinement : à l'épreuve du couvre-feu

URI : https://id.erudit.org/iderudit/97151ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laforce, E. (2021). *Mad World*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 43–49.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mad World[1]

Esther Laforce

L'anxiété de Rachel. À l'autre bout du fil, ses propos déboulent, ses sentiments roulent les uns sur les autres. Elle est inquiète pour sa mère seule à la campagne et fâchée contre sa sœur qui se moque de ce qui arrive. Et puis il y a ses chats qui ne veulent plus dormir la nuit, comme bouleversés par sa présence constante dans l'appartement. Rachel est préoccupée. Je l'écoute, muette. Il me faudrait dire quelque chose, mais je crains de faire dévier la conversation, de paraître manquer d'attention à ce qu'elle me confie.

Je regarde à l'extérieur, me tiens debout dans l'entrée de mon appartement. Je voudrais lui raconter, ce carton bleu aux contours irréguliers, collé un peu de travers dans la fenêtre de la porte devant moi. Une inscription écrite en son centre, en grosses lettres rouge-orange, rouge feu, comme un cri du cœur : « *mad world* ». Rien de joli. Une retaille d'un bricolage ancien dont les bords n'ont pas été égalisés. Je me demande ce que penseront les personnes qui monteront chez nous en voyant le carton. Mais personne ne vient plus sonner à la maison, à part le facteur, de temps en temps.

Mon attention continue de faiblir, mes pensées gambadent. Je dois me recentrer sur notre conversation. Rachel me dit combien la touchent durant ses marches les maisons du quartier qui se sont parées d'arcs-en-ciel, de dessins d'enfants et d'un message d'espoir, *ça va bien aller*. Il me faudrait ne pas simplement acquiescer, en profiter pour lui dire combien, moi aussi, au fond, ma gorge se noue souvent quand je me promène dans les rues autour de chez moi. Même si peut-être le message sonne creux, comme un aveu d'impuissance. *Ça va bien aller.* Ça exaspère mon enfant. *Mad world*, c'est lui qui l'a écrit, spontanément, sur sa retaille de carton.

1. *Mad World* est une chanson du groupe britannique Tears for Fears, parue originalement sur l'album *The Hurting* (Phonogram Records, 1983).

Rachel poursuit, me parle de ses drôles de journées passées chez elle, de ses impressions de vertige à être forcée à ralentir. Je ne trouve pas l'occasion de lui expliquer que ce carton, c'est ma faute. Hier, mon fil d'actualité m'a présenté une vidéo de la chanson *Mad World*, du groupe britannique Tears for Fears. Une interprétation à la guitare acoustique, chantée par Curt Smith, accompagné de sa fille. Des souvenirs de mon adolescence ont remonté, la mémoire de ces heures d'émotion brûlante pendant lesquelles j'écoutais tout le répertoire de Tears for Fears durant les années 1990. J'ai regardé la vidéo avec mon fils, et nous avons écouté et réécouté ensemble différentes versions de *Mad World*. Quand je lui ai expliqué ce que signifiait ce titre, quelque chose comme *monde fou, monde insensé*, l'élan vers son tiroir à bricolage a été immédiat.

Rachel m'énumère tous les événements qu'elle a dû annuler au travail et toutes ses activités de fin de semaine qui tombent à l'eau. Elle ne sait pas encore ce qu'il adviendra de son voyage en Italie, prévu à la fin mai. Je finis par dire quelque chose, sans trop y penser. J'essaie de la rassurer, avant de lui souhaiter une belle soirée et de raccrocher. Je me promets de lui envoyer, au moins, le lien vers la fameuse vidéo.

•

Le beau visage de Rachel se détache de son fond d'écran aux couleurs d'un paysage d'Italie : petites maisons peintes en bleu, rouge, jaune ensoleillé, flamboyantes, horizon de mer turquoise et ciel d'été. « C'est là que j'étais censée être aujourd'hui », m'explique-t-elle. La déception, la tristesse, un soupçon de colère étreignent sa voix. Son grand voyage annuel finalement annulé. Et Rachel se retrouve seule, encore, pour une douzième semaine, dans ses trois pièces aux murs blancs sans soleil. En visio avec moi. Mon visage gris et mal éclairé, à l'écran, se superpose platement aux bibliothèques débordantes et mal classées de mon salon. Un vrai fouillis. Mon regard quitte l'écran. Je tourne la tête, sollicitée

par mon enfant qui cherche son chandail avec le robot aux yeux laser. Je reviens à l'écran, souris. Mon garçon continue, me demande la permission d'écouter son film de dragons, puis me crie qu'il ne reste plus de jus. Je souris encore, je réponds vaguement, mon visage se concentre pour exprimer mon empathie à la peine de Rachel.

Des images s'imposent à travers le flux de mes pensées. Elles forment malgré moi un arrière-plan à notre conversation : une marée noire, un bidonville, des feux de forêt, un corps recouvert d'un drap. Une synthèse des nouvelles et de mes lectures du jour. Il me faudrait exprimer quelque chose, afficher mon abattement, encadrer l'état du monde dans un fond d'écran accablant, à l'unisson du *mad world* qui accueille les livreurs et les livreuses qui montent maintenant jusque chez moi, m'apportent le trop de choses que je commande trop souvent, pour compenser le rétrécissement de nos vies. Je devrais dire à Rachel : « Quoi que tu fasses, voilà dans quel monde tu seras. » Mais je ne le dis pas. Moi aussi, bien sûr, je meurs d'envie d'être sur la Riviera italienne.

•

J'annule mes visios avec Rachel. Je m'excuse, je suis désolée. Je ne peux pas, je manque de temps et suis vidée de mon énergie. Je m'explique dans des textos brefs aux nombreux points d'exclamation. Je dois sortir avec mon fils, passer plus de temps dehors. L'appartement devient petit, ennuyant, nous éprouvons le besoin d'un horizon, ne serait-ce que celui des terrains de baseball du parc au coin de la rue. En quelques mots, je fais mention à Rachel de l'eczéma dont je souffre maintenant, des rougeurs et des squames qui ont envahi mon cuir chevelu. Je me gratte la tête à longueur de journée, me demandant comment faire entrer dans les mêmes cases horaires mon travail et mon nouveau statut improvisé de mère-professeure-monitrice de camp de jour à la maison. Je continue à gratter, ça empire, ça pique. Je vais devenir folle. Je promets à Rachel que nous nous verrons cet été.

•

Rachel en juillet, Rachel sur les médias sociaux, en voyage dans le Bas-Saint-Laurent, en Gaspésie et même en Ontario. Ses photos de la ville de Québec, de Saint-Jean-Port-Joli, de Matane et de Percé, de Miguasha, de Rivière-du-Loup et de L'Isle-aux-Grues. Des dizaines, chaque jour, depuis trois semaines. Son périple terminé dans la vallée du Niagara. J'ai l'impression de voir en condensé mes vacances familiales des dix dernières années.

Rachel en été. Emportée par son programme et sa traversée du Québec et de l'Ontario, elle annule nos visios. Je la comprends et lui envoie les mots les plus gentils.

•

J'écris à Rachel en secret, dans un cahier que je range dans un tiroir quand vient le temps de dormir. Je ne saurais plus quoi lui dire si je la rencontrais, mais j'ai besoin de m'adresser à quelqu'un, de lui écrire, simplement, sans même qu'elle me lise.

Je cherche où je voudrais être, Rachel. Le confinement et ses moments de déprime me semblent aussi lourds que l'été qui s'achève, enfin, qui disparaît tranquillement au fil des jours de septembre. Les vacances et le beau temps m'ont pesé, comme s'ils exigeaient de moi d'en profiter, de me réinventer, de me déplacer pour vivre autre chose, m'aérer, être pleinement moi-même, ailleurs que chez moi : tout cela sonnait comme une obligation à laquelle je n'arrivais pas à répondre.

J'ai cherché à repousser les murs de ma maison, les limites de mon quartier, celles de ma ville. Je me suis déplacée en pensée, pour trouver vers où aller. Je t'ai suivie en voyage, vers la Gaspésie. Malgré la promesse des beaux paysages, tout ce que j'avais en tête était l'ennui de cette autoroute interminable, mais surtout la fatigue de ces étranges rapports sociaux auxquels les automobiles nous soumettent,

cette chorégraphie de la vitesse et des ralentissements imprévisibles des uns et des autres. J'entendais déjà la ronde de mes pensées, ma rage contre les conducteurs imprudents, ma frayeur et cet empressement d'arriver, arriver enfin !

Je me disais qu'un voyage en avion, ailleurs et très loin, me ferait davantage de bien. Faisant abstraction de l'impossibilité de me rendre où que ce soit en ce temps de pandémie, je me transportais en imagination en Polynésie française, au Portugal, dans les Cyclades. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de mettre dans la balance d'un côté le plaisir apporté par ces voyages hypothétiques, et de l'autre les litres d'essence qui allaient être brûlés, déversés dans l'atmosphère, pour que je puisse profiter de cet immense privilège : voyager.

Mes pensées ont rebroussé chemin et je me suis retrouvée chez moi, simplement, entre le va-et-vient des automobiles devant mon duplex et les bouts de coucher de soleil que j'aperçois depuis ma cour.

As-tu regardé le ciel et sa teinte orangée aujourd'hui ? Aux nouvelles, j'ai appris que ce qui brouille de manière si particulière la lumière du soleil depuis ce matin sont les feux qui consument la Californie, à près de cinq mille kilomètres de Montréal. Y a-t-il donc un moyen de m'imaginer ailleurs qu'ici ? C'est l'ailleurs qui vient à moi, et il me ramène toujours aux mêmes catastrophes. Il me faut sans doute apprendre à vivre avec ça. Ou encore, tenter d'imaginer d'abord le monde que je voudrais sans ces catastrophes. Peut-être me faut-il commencer par là.

•

Dans le froid, je porte mon bac de recyclage. Le vent de décembre entre dans mon manteau mal attaché, que j'ai enfilé à la hâte avant de descendre rapidement à la rue, déposer le bac et remonter. Je frissonne. Un temps parfait pour se confiner, encore, un peu plus. Devant ma porte d'entrée, je jette un coup d'œil rapide au carton, toujours collé à la fenêtre. Le carton bleu pâlit, se transforme en un blanc rosâtre. La

couleur se décompose sous l'effet de la poussière, de l'humidité, de la lumière du jour. L'inscription s'efface peu à peu. Le temps passe. Je me demande si je dois l'enlever enfin. Il n'y a plus rien à lire. Je n'arrive pas à décider.

Je referme la porte, apprécie la chaleur de la maison. Je laisse là le carton, l'oublie. J'enlève rapidement mes bottes et mon manteau, je m'allège. Encore quelques jours et les vacances de Noël commenceront. Je suis engourdie par les semaines qui viennent de passer. J'ai travaillé, travaillé encore. J'ai exécuté toutes mes tâches en cessant de me poser trop de questions. J'ai si bien formaté mon temps que je reste hébétée par mon efficacité, par ma capacité à me conformer à ce qu'on me demande, à ce qu'on attend de moi, mon enfant à l'école et moi en télétravail, enfermée entre les quatre murs de mon salon. J'ai appris à fermer les œillères. Je suis fatiguée sans vraiment le savoir, je ne prends plus le temps de me rendre compte de mon épuisement. J'accueille avec joie les vacances dont nous disposerons enfin, mon enfant et moi.

Mon téléphone m'annonce l'entrée d'un nouveau message. C'est Rachel. En une phrase courte, elle me demande si elle peut s'introduire dans notre bulle familiale pour passer les Fêtes. Ma gorge se noue, mes yeux s'humectent. Je suis émue.

•

Rachel arrive, je l'entends monter. C'est la veille de Noël et mon amie sonne chez moi. Elle attend, un court instant. J'essaie d'imaginer le regard de Rachel se posant sur le carton décoloré. Je lui ouvre. Rachel si belle, son grand sourire, ses bras chargés d'un énorme poinsettia qu'elle m'offre avec enthousiasme en s'exclamant : « Joyeux Noël ! » « Joyeux Noël ! » crie une petite voix derrière moi. Nous sourions, nous rions, nous essayons de tenir nos distances. Personne ne dit rien sur le carton qui pourrait bien ne pas exister.

Devant le sapin qui scintille et sent bon, quelque chose s'échange dans nos regards. Un trop-plein de tout ce que ces

derniers mois ont été, du temps perdu, de cet isolement. Le monde entre nos yeux s'efface, les grondements de l'extérieur se taisent, et dans le silence qui s'installe un instant, nos vies s'agrandissent. Nous chavirons, tombons dans les bras l'une de l'autre. Nous pleurons pendant que de petits bras viennent nous enlacer.

Rapidement, nous revenons à l'ordre, reprenons nos distances, gênées mais heureuses. Notre proximité retrouvée nous fait oublier que demain, demain seulement, les portes se refermeront et les murs reprendront leurs droits. Nous rallumerons nos écrans. Au moins pourrons-nous compter sur notre amitié pour redevenir attentives à nos peines, à notre fatigue, à tout ce qui continue de trembler et de disparaître.

Alors que Rachel commence à m'expliquer pourquoi elle ne passe Noël ni avec sa mère ni avec sa sœur, mon garçon arrive près de nous, le carton décoloré à moitié déchiré dans une main. Il me demande : « On ne l'avait pas enlevé, ce carton ? On ne voit plus rien de ce qui est écrit dessus ! Je peux le jeter au recyclage ? » Je lui réponds : « Oui, bien sûr, comme tu veux. Son temps est fait. » Rachel me demande ce que c'est. Je lui souris, secoue la tête, hésite, puis lui dis : « Oh rien, ce n'est rien ! Je t'expliquerai une autre fois. »